

Henry BAUCHAU

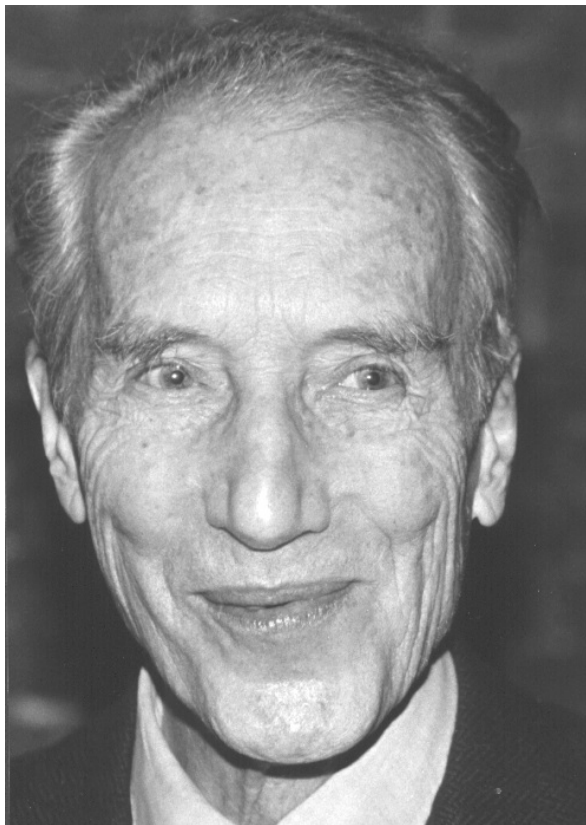


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Louis SAROT

1991 - 1992

Psychothérapeute habité par les mythes de l'antiquité classique, explorateur de l'inconscient attaché à l'aventure de l'âme, poète du chant profond hanté par la «Chine intérieure», Henry Bauchau a tiré parti de son «archéologie personnelle» comme de l'histoire, pour devenir un des écrivains les plus secrets et les plus significatifs de son temps.

Venu tard à l'écriture, à cause de la psychanalyse – *Géologie*, son premier recueil paraît en 1958 lorsqu'il a 45 ans –, auteur d'une œuvre riche et diverse qui associe poésie, roman, théâtre et essai, l'écrivain, qui s'est longtemps tenu à l'écart des mondanités littéraires mais s'est naguère longuement expliqué sur la genèse de ses ouvrages, a vu plusieurs de ses livres couronnés de prix et est entré récemment à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

C'est surtout le romancier, à qui on doit *La déchirure*, *Le régiment noir*, et *Œdipe sur la route*, qui est reconnu et célébré aujourd'hui, mais l'ensemble de ses poèmes a bénéficié aussi d'une réédition grâce à Hubert Nyssen, comme a été éditée sa pièce consacrée à *Gengis Khan*. «Entièrement racinée en lui mais s'élargissant sur l'imaginaire, l'œuvre, à la fois secrète et livrée, voilée et nue, exige beaucoup du

lecteur, comme le reconnaît Jean Tordeur, mais si l'écrivain ne simplifie rien, il dit tout simplement selon l'expression très juste de P. Halen. Avec Bauchau, tout le monde est concerné.

Biographie

Pour plus de précision, on consultera les notes rédigées par l'auteur lui-même en 1987 pour l'édition du *Régiment noir* dans la collection PASSÉ-PRÉSENT (Les Éperonniers, p. 336-348.)

- 1913 : Naissance de Henry Bauchau, le 22 janvier, à Malines. Famille paternelle d'origine mosane et famille maternelle louvaniste. Second fils parmi six enfants. Son frère aîné, Jean, sera appelé Olivier dans son premier roman, *La déchirure*.
- 1914 - 1919 : À Louvain, chez ses grands-parents, l'enfant est sauvé à grand peine d'un incendie, lors de l'invasion allemande (épisode reconstitué plus tard sous le titre *L'incendie de Sainpierre*). Henry Bauchau passe son enfance à la campagne, à Bas-Heylisse puis à Archennes. La première maison, qui appartient à la famille maternelle, sera évoquée comme *Maison chaude*, tandis que la seconde, issue d'un legs paternel, deviendra la *Maison froide*.
- 1919 - 1925 : La famille s'installe à Bruxelles. Henry Bauchau souffre d'un point au poumon. Il est envoyé en Suisse puis à la Mer du Nord. Il découvre la lecture à travers la collection *Les cent chefs-d'œuvre qu'il faut lire*.
- 1926 - 1931 : L'étudiant entre au collège Saint-Louis à Bruxelles. Études d'abord médiocres. Découverte des sports nautiques.
- 1932 - 1939 : Études de droit à la Faculté Saint-Louis puis à l'Université de Louvain. Crise religieuse, mais découverte des Évangiles sous l'influence de R. De Becker. Lecture des mystiques. Contacts avec le chanoine J. Leclercq, qui le fait entrer à *La Cité chrétienne*, dont il devient, avec André Molitor, secrétaire de rédaction. Écrit dans *L'Avant-Garde*. Mariage avec Mary Kosireff, dont il aura trois enfants. Rencontres avec Ch. Plisnier, P. Delvaux, R. Micha, E. Mounier, etc.
- 1939 - 1945 : Mobilisé en 1939, Henry Bauchau participe à la campagne des dix-huit jours en mai 40. Fonde avec des amis le Service des Volontaires du Travail mais démissionne en 43 parce que

l'occupant veut y faire entrer des rexistes. Entre dans l'Armée Secrète et participe au maquis des Ardennes où il est blessé. Soigné à Londres, il rentre en Belgique fin 44.

1945 - 1951 : Henry Bauchau met sur pied une maison de distribution d'éditions à Bruxelles, puis à Paris où il se fixe en 46. Se lie d'amitié avec Jean Amrouche. Accablé par de nombreuses difficultés, Bauchau se rend chez une psychanalyste, Blanche Reverchon-Jouve, l'épouse du poète... qui sera appelée *La Sibylle* dans *La déchirure*. Il est en analyse de 1947 à 1950. Désormais, il y aura un « avant » et un « après ».

Il commence à écrire des poèmes mais ne publie rien. En 1948, il fonde une maison d'édition et il lit pour la première fois S. Freud.

1951 - 1957 : Mort de son père en 1951, et perte de son emploi. Divorce et remariage avec Laure Henin en 1953. Bauchau quitte Paris pour fonder en Suisse (à Gstaad) un collège international pour jeune filles. Il y enseigne notamment le français. Débuts difficiles puis succès.

1958 - 1965 : Henry Bauchau publie à 45 ans son premier livre : *Géologie*. Sa pièce *Gengis Khan* est publiée en 60 et montée en 61 par Ariane Mnouchkine. Mort de sa mère en 1961, après une agonie d'une semaine racontée dans *La déchirure*, roman écrit parallèlement aux poèmes de *L'escalier bleu*. Achevé en 65, le livre paraît en 66.

L'écrivain, entretemps, a beaucoup voyagé, notamment à Venise, où il a écrit *La dogana*.

1966 - 1971 : De 1965 à début 68, Henry Bauchau se rend régulièrement à Paris pour suivre une psychanalyse didactique chez Conrad Stein. Il publie à Lausanne *La pierre sans chagrin*, poèmes inspirés par l'abbaye du Thoronet et une seconde pièce, *La machination*, inspirée par l'antiquité grecque.

Entretemps, il s'intéresse à la révolution culturelle en Chine (66-69) et aux événements de mai 1968. Il commence un roman historique et épique, *Le régiment noir*.

1972 - 1975 : Ce roman paraît en 72, mais Henry Bauchau écrit pour un film dix poèmes sur des tableaux de Paul Delvaux et il commence à se documenter en vue de sa biographie de Mao. En même temps, il écrit *La Chine intérieure*, qui évoque *une semaine de vie dans la neige*.

En 1973, l'institut Montesano doit fermer ses portes et Blanche Jouve meurt en 1974. Bauchau dessine et peint beaucoup. Les poèmes de *Lecture du corps* sont publiés et l'écrivain reçoit le **Prix triennal du Roman pour *Le régiment noir***.

1975 - 1980 : Henry Bauchau subit une opération (la seconde de sa vie) et a, de nouveau, des difficultés financières. Il trouve néanmoins à Paris un emploi dans un hôpital de jour pour adolescents, exerce des fonctions administratives puis s'occupe de psychotiques et les initie à la sculpture...

Au cours de ces années, il passe ses vacances en Bretagne (*La grande Troménie*) et écrit notamment son second livre directement inspiré par la psychanalyse : *La sourde oreille ou le rêve de Freud*.

1981 - 1986 : L'écrivain commence un nouveau roman, puis l'abandonne pour écrire les poèmes des *Deux Antigone*. Il est chargé de cours à l'Université de Paris VII et a la satisfaction de voir la parution de son copieux *Essai sur la vie de Mao*, qui lui a demandé... huit ans de travail.

Henry Bauchau commence *Œdipe sur la route* et obtient en 1985 le Prix Quinquennal de Littérature de la Communauté française de Belgique pour l'ensemble de son œuvre. En 1986, les Éditions Actes-Sud publient en un seul volume tous les recueils de poèmes et des textes inédits.

1987 - 1991 : Henry Bauchau fait à Louvain-la-Neuve quatre causeries, publiées par la «Chaire de Poétique» dirigée par Michel Otten, sous le titre *L'écriture et la circonstance*.

En 1988, Jean-Claude Drouot monte *Gengis Khan*, qui connaît le succès en Belgique comme en France et, en 1989, Bauchau reçoit le premier Grand Prix de la ville de Tournai.

Œdipe sur la route, son roman le plus accompli, paraît en 1990, et, en mars 1991, Henry Bauchau publie dans la *Revue générale* un récit : *L'enfant de la Salamine*.

En mai 91, l'écrivain est reçu par Jean Tordeur à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, un peu avant la parution d'un récit éminemment symbolique : *Diotime et les lions...*

À noter que *Diotime et les lions* sera sélectionné pour le Prix Rossel, et que, par ailleurs, Henri Bauchau prépare l'adaptation pour la scène de son roman *Œdipe sur la route*. En outre, il s'est mis à la rédaction de son journal intime (1984-1989).

Bibliographie

Poésie :

- ***Géologie***, Paris, Gallimard, 1958. Prix Max Jacob.
- ***L'escalier bleu***, Paris, Gallimard, 1964.
- ***La pierre sans chagrin***, Lausanne, L'Aire, 1966.
- ***La dogana***, Castella, 1967.
- ***Célébration***, Lausanne, L'Aire, 1972.
- ***La Chine intérieure***, Paris, Seghers, 1975.
- ***La sourde oreille ou le rêve de Freud***, Lausanne, L'Aire, 1981.
- ***Poésie 1950-1986***, Arles, Actes Sud, 1986 ; 280 pages (textes des recueils précédents et inédits).

Romans :

- ***La déchirure***, Paris, Gallimard, 1966 ; rééd. Bruxelles, Labor, Coll. *Espace-Nord*, préface de Jean-Louis Jacques et lecture de Jean Florence, 1986.
- ***Le régiment noir***, Paris, Gallimard, 1973. Prix d'honneur (Paris) ; Prix Franz Hellens (Bruxelles) et Prix Triennal du Roman. Rééd. Bruxelles, Les Éperonniers, 1987 ; préface d'André Molitor.
- ***Œdipe sur la route***, Arles, Actes Sud, 1990.
- ***Diotime et les lions***, récit, Arles, Actes Sud, 1991.

Nouvelles :

- ***L'enfant de Salamine***, *La Revue générale*, mars 1991, p. 81-92.

Essais et autocritique :

- ***Essai sur la vie de Mao Zedong***, avec la participation de Laure Bauchau, Flammarion, 1982.

- ***L'écriture et la circonstance***, quatre conférences données à l'Université Catholique de Louvain (faculté de Philosophie et Lettres), *Chaire de Poétique*, 2, 1988.

Théâtre :

- ***Gengis Khan***, Mermod, 1960 ; Arles, Actes Sud-Papiers, 1989.
- ***La machination***, Lausanne, L'Aire, 1969.

À consulter :

- QUAGHEBEUR, Marc et SPINETTE, Albert, ***Alphabet des Lettres Belges de langue française***, Association pour la Promotion des Lettres de langue française, Bruxelles, 1982, p. 156, 159 et 210.
- BECKERS, Anne-Marie, ***Les écrivains belges***, Ministère de l'Éducation Nationale, 2 tomes, 1987 et 1989, résumés de ***La déchirure*** et du ***Régiment noir***.
- FRICKX, Robert et TROUSSON, Raymond, ***Lettres françaises de Belgique - Dictionnaire des Œuvres***, I, *Le roman*, p. 125, 430 ; II, *La poésie*, p. 117-118, 183-184, Duculot, 1988.
- ***Indications, Le régiment noir et Œdipe sur la route*** ; articles de Pierre HALÉN.
- TORDEUR, Jean, ***Henry Bauchau, une mémoire de l'inconscient, La Revue générale***, février 1986, p. 19-27.
- TORDEUR, Jean, ***Discours de réception à l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique***, séance publique du 25 mai 1991.

Texte et analyse

L'extrait que nous vous proposons est la fin du roman *Œdipe sur la route*, *sommet absolu à ce jour* dans l'œuvre d'Henry Bauchau, écrit Jean Tordeur. C'est en effet, comme le dit Pierre Halen dans *Indications*, *Le livre, tant y semblent parfaitement réunies l'essence précaire de l'humain et la contemporanéité aiguë non seulement de ses interrogations, mais aussi de ses affirmations.*

Le seizième et dernier chapitre, *Le chemin du soleil*, est le récit de Clios, cet ex-bandit transformé en protecteur et ami, qui a longtemps suivi Œdipe et Antigone dans leurs errances depuis Thèbes jusqu'aux portes d'Athènes, mais qui, après les avoir quittés, s'est marié et est devenu un peintre célèbre.

Comme il l'explique lui-même dans les pages précédentes, Clios a non seulement peint dans les temples et dans les palais, mais aussi en pleine campagne, notamment une fresque, sur un mur, qui évoque leurs années de voyage commun. Un chemin de terre et de cailloux, où les branches des arbres se rejoignent, *avec une seule touffe de coquelicots pour l'éclairer.* Un chemin qui lui rappelle son enfance...

Il repart, portant sur son visage et tout son être les signes d'une allégresse que je n'ai jamais vue à personne. Thésée se tient derrière lui et je le suis avec Antigone et Ismène. Il marche à grands pas dans la direction du couchant, je suis surpris, puis effrayé de voir qu'il se dirige vers le mur où j'ai peint le chemin de mon enfance et celui de notre long voyage.

Il arrive devant la fresque, il la contemple longuement et dit : « C'est bien la route. »

Il appelle ses filles, les embrasse, les bénit toujours avec cette puissante égalité qu'il a établie entre elles. Il dit : « Vous avez souffert par ma faute, mais personne ne vous a aimées plus que moi. »

Il se tourne vers moi : « Tu es parti et tu es revenu au jour juste. Tu as été un ami véritable pour Antigone et pour moi. Tu le seras aussi, Clios, pour tous ceux qui verront tes œuvres. »

Une voix puissante s'élève de la terre, il veut repartir pour répondre à son appel. Thésée l'arrête pour dire devant lui à Antigone : « Œdipe est à jamais citoyen d'Athènes. Vous deux, vous serez mes enfants. Que veux-tu faire, Antigone, quand ton père ne sera plus là? »

Elle, toujours aussi simple, lui répond par deux vers qu'elle profère dans cette langue étrange que nous avons entendue chanter dans le bois sacré de Colone. Ils disent à Thésée de la renvoyer à Thèbes pour arrêter, s'il se peut, le Meurtre en marche vers ses frères.

Je me demande si ce sont des vers d'Œdipe que je ne connais pas, mais il n'est plus temps de poser des questions. Œdipe nous quitte, il est au pied de la fresque, il fait un premier pas sur le chemin. Il marche sans buter sur les pierres, il est sous les branches des arbres. Il cueille le fruit sombre d'une ronce, il se penche vers la touffe de coquelicots. Il va sans se retourner et nous le voyons s'éloigner sans savoir si c'est dans les couleurs que j'ai préparées pour lui qu'il s'enfonce ou dans nos cœurs où le chagrin et un bonheur inattendu se mêlent. Il arrive à ce point où la clarté du ciel se confond avec la lumière dorée des soleils. Là, les lignes vers la profondeur se prolongent à l'infini et il n'est bientôt plus, pour nos yeux trop faibles, qu'un point minuscule qui peu à peu s'efface.

Le tonnerre gronde, nous avons peur, nous avons froid et nous nous prenons par la main comme des enfants abandonnés. Antigone est au milieu, elle nous entraîne, elle nous oblige à revenir vers Colone. Le ciel est devenu tout noir, la foudre s'abat plusieurs fois près de nous.

Ismène est épouvantée et je le suis aussi. C'est le calme et le pas ferme d'Antigone qui nous retiennent de fuir. Je ne puis m'empêcher de me retourner, la foudre a renversé le mur et ce qui reste de la fresque est en train de brûler. Je le dis à Antigone, elle ne s'arrête pas, elle ne se retourne pas et dit : « Le chemin a disparu, peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route. »

(Œdipe sur la route, p.301-302.)

Comme on s'en aperçoit assez vite, Henry Bauchau, qui, en cours de roman, a multiplié les points de vue en changeant plusieurs fois de narrateur, a utilisé, pour cette fin de récit, la vision limitée de Clios, le peintre qui se dit *surpris* puis *effrayé* en voyant Œdipe se diriger vers son œuvre, et qui sera *épouvanté* par la foudre qui s'abat près de lui. Dans ces deux dernières pages, l'emploi discret du *je* alterne avec celui du *nous* et du *il*. C'est Clios, mais aussi Thésée, le chef d'Athènes, et Ismène et Antigone, les deux sœurs, qui assistent étonnés puis admiratifs à la contemplation du sage, l'écoutent parler et enfin le regardent s'éloigner. le narrateur s'efface devant l'étrangeté de la scène (*Il n'est plus temps de poser des questions*) et, sans savoir quels sont les deux vers cités par Antigone, laisse à celle-ci le dernier mot.

Ce sont les yeux des témoins qui sont devenus *trop faibles*, Œdipe étant progressivement invisible sur la route, alors que l'*aède aveugle* qui, après une longue contemplation, a reconnu la route de son voyage réel sur la fresque de l'artiste, s'est transformé en... *clairvoyant*, selon les propres mots d'Œdipe dans les lignes précédant l'extrait. *C'est bien la route* montre la perspicacité du héros et en même temps signale au lecteur l'utilisation d'une scène-miroir, d'une sorte de « mise en abyme ».

Autre métamorphose : le *devin mendiant* qui chutait et se blessait sans cesse, *marche à grands pas, sans buter sur les pierres, sans se retourner*. Antigone, à la fin, ne se retourne pas non plus, c'est Clios qui ne peut s'empêcher de le faire ! On voit bien ainsi par le triple emploi du même verbe la distance à la fois physique et spirituelle qu'il y a entre de simples témoins et les protagonistes de l'histoire...

Par ailleurs, cette assurance et cette lucidité de l'homme qui porte sur son visage *les signes d'une allégresse* exceptionnelle et d'une autorité mystérieuse, vont de pair avec les thèmes de la couleur et de la lumière, dont la signification symbolique est évidente. Œdipe est *sous les branches des arbres, il cueille le fruit sombre d'une ronce mais se penche vers la touffe de coquelicots* que le peintre a insérée dans son œuvre pour *éclairer* le chemin et bientôt Œdipe arrive à *ce point où la clarté du ciel se confond avec la lumière des soleils* représentés aussi par Clios. Le *clairvoyant*, en quête de sens, va vers la lumière de sa Vérité, alors que *le ciel est devenu tout noir* et que *le tonnerre gronde*. Contraste aussi très éclairant.

Ces allusions mythiques et religieuses nous prouvent bien que ce roman est celui du *Mystère et de ses obscures clartés* comme le souligne Jean Tordeur : Œdipe, comme un prêtre, *bénit* ses filles et veut répondre à

l'appel d'une voix puissante tandis qu'Antigone récite dans une *langue étrange* entendue dans le *bois sacré* deux vers qui parlent du *Meurtre en marche vers ses frères*.

Il s'agit en l'occurrence de la rivalité d'Étéocle et Polynice qui, après avoir partagé le pouvoir à Thèbes, s'affrontèrent et s'entretuèrent. Cette sinistre prophétie nous fait toucher du doigt l'aspect politique du récit : Œdipe, lit-on, établit une *puissante égalité* entre ses deux sœurs (alors que les frères deviennent ennemis) et il est proclamé par Thésée *citoyen d'Athènes*, en référence à l'oracle selon lequel *la ville qui recueillera ses cendres sera bénie et deviendra la plus puissante de la Grèce* (p. 208.)

Œdipe entretemps se comporte en père, qui regrette les souffrances qu'il a fait endurer à ses filles, et il proteste de son amour : *Personne ne vous a aimées plus que moi*. Le vieillard remercie aussi Cléos d'avoir été pour Antigone et pour lui *un ami véritable* et il lui promet même l'amitié de ceux qui verront ses œuvres. Tout cela est dit très simplement, très sincèrement en un langage limpide et clair, mais qui ne va pas sans quelque ambiguïté...

Lui qui se confesse et prophétise ainsi, va-t-il donc vers sa mort ? *Nous le voyons s'éloigner*, dit Cléos, *sans savoir si c'est dans les couleurs que j'ai préparées pour lui qu'il s'enfonce ou dans nos cœurs où le chagrin et un bonheur inattendu se mêlent*. Et un peu plus loin, Œdipe est décrit comme *un point minuscule qui peu à peu s'efface*.

L'expression est ambiguë, mais l'auteur, qui s'est expliqué dans *L'écriture et la circonstance*, nous assure avoir refusé à Œdipe *la fin royale de Jocaste*, c'est-à-dire le suicide. Son héros *garde en lui l'espérance – et l'acharnement – de découvrir un plus de vie dans un plus de sens, comme le font ceux qui entreprennent leur analyse*.

Tout le roman doit donc être compris comme *un voyage initiatique où, d'épreuve en épreuve et de découverte en invention, le voyageur l'initie à la nécessité intérieure, s'en inspire et s'en ressource en elle*.

La dernière phrase du livre (*Le chemin a disparu, peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route*), qui insiste sur le verbe *être* en le répétant, suggère que la vie est toujours à continuer, à recommencer et nous ramène aussi à cette autre parole d'Antigone, gardienne et guide très lucide : *Nous suivons une route invisible et c'est elle qui nous mène*. Après tout, peu importe, à la limite, où elle mène, c'est le chemin intérieur qui compte.

Mais quelle est cette *voix puissante* qui *s'élève de la terre* et lance à Œdipe un *appel* ? S'agirait-il d'un dieu ? Non, écrit Henri Bauchau, *ce*

qui attire Œdipe et Antigone à Athènes, c'est l'écriture. L'écriture qui va les dire, le théâtre qui les fera agir. Et celui qui les appelle, c'est Sophocle. (L'écriture et la circonstance, p. 80)

On peut rester perplexe devant cette interprétation psychanalytique et préférer l'*aventure spirituelle* de l'ancien tyran, *roi dépossédé*, pauvre et pitoyable mais superbe et sublime, qui se reconnaît coupable et découvre *le prix de la perte* à la manière évangélique : Dieu, incarné en Jésus Christ, ne fut-il pas lui aussi un marcheur ?

En tout cas, ce *roman de la dévotion filiale et de la compassion paternelle* ne se termine pas vraiment et s'achève au contraire sur une finale très ouverte, toute différente de celle que nous a transmise l'Histoire : l'installation tranquille d'Œdipe pendant les dernières années de sa vie à Colone.

Comme les lignes de la fresque de Clios qui s'étendent *en profondeur*, nous pouvons, à notre tour, nous, lecteurs, *prolonger à l'infini* et imaginer Œdipe toujours *en quête de sa propre histoire et du sens qu'elle a eu* et qu'elle aura pour nous.

Ce fils de Laïos et de Jocaste, délivreur des énigmes que pose **la** Sphinx, accusé par les dieux de parricide et d'inceste selon la prédiction d'un oracle, découvrant peu à peu la sculpture comme le chant et l'écriture, guérisseur et sauveur des pestiférés *par sa majesté, sa sérénité, son sourire*, nous invite à nous prendre tous *par la main comme des enfants abandonnés* et à suivre les traces du Père, sur *la route de l'invisible* qui nous mène à notre véritable et profonde identité.

Extraits

I. LE ROMAN

La Sibylle ou la psychanalyste.

Ce n'est pas ce que je croyais, la Sibylle n'est pas celle qui sait, encore moins celle qui conseille. Elle est celle qui est assise et qui écoute. Alors que je suis toujours ailleurs, dans le passé ou dans l'avenir, elle est présente, elle est là. Imaginaire parfois, au milieu des rendez-vous de la semaine. Occupant tout, obstruant tout, inévitable, lorsque l'angoisse s'avive.

Elle est aussi une Grande Muraille. Silencieuse, impénétrable, et barrant l'horizon comme l'autre. Elle s'oppose, elle me fait face de son étendue protectrice (mais toujours protectrice de l'autre côté, celui de la Chine intérieure, qu'on ne voit pas encore).

Il est vrai qu'elle m'écrase, mais c'est d'une manière qui n'a rien d'irréparable. Elle n'est pas faite, comme nous, de pierres froides mais de roche vivante, toujours chauffée par le soleil ou rafraîchie par l'ombre.

Au lieu de l'ossature sévère et de la terrifiante monotonie du Vieux Mur, on découvre en elle un perpétuel froissement de formes heureuses et imprévues. On est surpris de ressentir à quel point, malgré ou à cause de sa puissante assise, sa nature est intérieurement remuante. Ce qui inquiète, car en somme on voudrait bien ne plus bouger.

Comment faire avec cette matière – ou cette pensée – féminine qui voltige autour de vous, qui vous pousse sans cesse en avant ou en arrière, qui déränge votre coiffure, bouleverse vos idées et votre confort et vous fait sentir de mille et une manières que vous êtes un lourdaud, toujours à côté de ce qui est vrai et amusant ?

(La déchirure, p. 52.)

Mérence, la servante noble et l'épouse des pauvres

... Je la revois dans son attitude familière, penchant sa taille fine et longue pour nous servir ou pour nous aider. Avec son sourire silencieux, son teint pâle, la sagesse et l'adresse infinie de ses mains, c'était la servante noble.

Vous voyez cela : d'un côté une beauté si naturelle qu'elle n'effrayait plus, un cœur qui comprenait les larmes avant qu'elles ne coulent, une gaieté de fleur. Et de l'autre cet enfant d'hiver, qui avait reçu de naissance le don de se perdre...

Je l'ai aimée dès le premier jour, dès le premier âge et j'ai toujours su que je l'aimais d'amour... Je savais qu'elle ne pouvait y répondre et en même temps j'étais convaincu qu'elle m'aimait. Est-ce que j'en étais si sûr ? Il devait y avoir un doute. Mérence m'aimait d'une certaine façon...

Mérence aimait les pauvres. Il n'y a pas d'explication, elle était comme ça. Elle était leur épouse. Ils le savaient, c'est peut-être pour cela qu'ils riaient. Elle était leur bien à tous, et pas seulement celui des pauvres du canton qu'elle servait et dirigeait avec une autorité merveilleuse.

Elle était aussi l'épouse des vagabonds, des ivrognes, des seigneurs du voyage qui marchaient à travers champs en évitant les chemins, des éprouvés qui sortaient leur couteau au moindre mot et qui arrivaient à n'importe quelle heure...

Mérence existait, elle devait exister à cause de l'escalier bleu. A cause du froid de la Grande Muraille qui provoquait un besoin de chaleur et un désir de donner sans réserve. C'est ce que j'ai appelé Mérence. J'ai dû choisir ce nom parce qu'au début il y a mère, et, à la fin, absence...

(La déchirure, p. 62-67 passim)

Shenandoah, nouvelle Eve

Shenandoah, qui avait disparu, revient vêtue d'herbes et de fleurs, et c'est une prairie nocturne qui s'avance vers le feu, d'un pas de bête sauvage. Ti-Kou la suit, la tête masquée de feuilles et le corps cuirassé d'écorces.

Avant que Pierre comprenne, les Noirs les ont reconnus : elle est Eve et lui c'est l'arbre-serpent. Eve n'est pas tentée par le serpent et elle danse dans l'innocence de l'être. C'est l'arbre qui cherche à la saisir,

mais chaque fois qu'il l'atteint, elle se délie par la justesse de son rythme. D'un acte, l'arbre franchit le feu et le cercle des hommes scande de la voix sa victoire, mais Eve lui échappe à nouveau. Alors, dédaigneux de toute proie, l'arbre-serpent, pour son seul plaisir, bondit au-dessus du feu dans tous les sens et les hommes électrisés se lèvent et le soutiennent de leur force en battant des mains en cadence. Eve, oubliée par le serpent, est attirée par le feu, elle le charme, le soulève et l'attire à elle en dansant toujours plus près de la flamme. Les Noirs éprouvent la chaleur qu'elle produit, ils tendent leurs mains vers elle et les réchauffent à son passage, car Eve est brûlante et plus belle encore quand elle se consume. Lorsque les flammes ne s'élèvent plus qu'à peine au milieu du brasier expirant, Eve, d'un effort ultime, s'élance au centre du feu où les herbes qui l'entourent se mettent à flamber. Tous se jettent en avant, mais bien avant eux, Ti-Kou a bondi dans le feu. Il y saisit Shenandoah et se précipite avec elle dans la rivière. C'est une enfant épuisée et haletante, un ange rouge aux ailes brûlées et vêtu de haillons calcinés que Pierre et Jimmy retirent de l'eau. Ses cheveux sont brûlés, ainsi que ses mocassins mais elle semble n'avoir que des blessures superficielles. Quant à Ti-Kou son action a été si rapide qu'il n'a que des brûlures légères. Shenandoah tremble et claque des dents. Pierre l'enveloppe dans une couverture et la ramène au camp sur son cheval. Pour la première fois, il sent son corps mince contre le sien. il demande : Pourquoi ? Elle ne répond pas, elle n'appartient pas aux générations des causes et des conséquences.

(Le régiment noir, p. 147-148.)

La lutte finale rituelle

Tous s'assemblent, selon le rite, autour du pré où les enfants se sont endormis. On a enlevé les vêtements blancs et on forme autour des dormeurs un ovale, un grand œuf sombre, au sein duquel vous êtes – vous, le cheval rouge – l'unique entaille et la blessure faite dans la coque noire et brillante de Maison-chaude. On danse, on s'est emporté dans la jubilation du Sud, mais cela dure. Oui, pour vous qui avez été blessé, cela dure trop longtemps. La vérité se fait jour, dans le Grand Été vous êtes la pesanteur, la claudication, la coupure. Dans la profusion et la folle prodigalité des signes, vous portez seulement, lion noir, celui de la

semence d'hiver. On ne peut plus éveiller Ulysse qui dort la joue appuyée sur l'épaule d'Olivier. L'heure du matin approche, il est temps d'allumer le sixième feu qui est celui de l'attente. Instituteur John enflamme la paille et les copeaux, mais le bois, mouillé par la rosée, prend mal et ne fait qu'une flamme pauvre et des flots d'âcres fumées. Vous êtes assis, l'un en face de l'autre, il y a encore des hommes et des femmes qui dansent au son d'une musique un peu lasse. On entend la conversation intermittente et la chute d'un mince filet d'eau. Pierre croit entendre le son des pieds nus de Mademoiselle Mérence qui danse pour chasser de Maisonchaude les esprits malfaisants. Quand on se dégage de la hâte diabolique, le plus difficile est d'attendre, mais on peut alors penser aux vingt dernières années du père, dans sa maison au bord de la rivière, au pays des batteurs de fer. Et l'on songe à tout ce temps consacré aux plantes et aux fleurs de pleine terre, les plus belles de la vallée. Aux parterres, aux roseraies, aux massifs entre lesquels on va, comme Mademoiselle Mérence, taillant, sarclant, redressant, les mains actives mais les yeux toujours fixés sur les fleurs.

(Le régiment noir, p. 324-325.)

Les mains qui sculptent

Œdipe, resté seul, parcourt a nouveau le rocher pour y reconnaître la vague. Il glisse parfois et se déchire les mains, il ne lui déplaît pas de marquer de son sang la falaise. La vague est là et elle est en lui. C'était ainsi lorsqu'il se perdait en contemplant la mer, mais la mer ne résistait pas. Il était heureux en face d'elle, englouti dans son immensité sans contours. Ici tout est dur, franc, chargé d'aspérités comme les pêcheurs de Corinthe qu'il a tant aimés autrefois.

Dorénavant, dès le matin, ils sculptent la falaise, ils vont se baigner à midi, mangent et travaillent à nouveau jusqu'au soir. La roche est dure, mais leurs bras et leurs mains s'endurcissent et Œdipe rappelle qu'il ne faut pas forcer la pierre. La vague est là, déjà là. Il faut seulement l'aider à apparaître. Ils sentent sous leurs mains sa présence alors que Clios et Antigone ne la voient pas encore de leurs yeux. Lorsqu'ils ont des doutes, ses deux compagnons appellent Œdipe. Il palpe la pierre de ses mains, il l'écoute, il la goûte des lèvres et de la langue, il colle son corps contre

elle. Il dit : « Il faut se laisser porter, emporter par elle. » Les deux autres sentent alors que la vague existe. Elle a traversé brutalement leurs vies, elle les a submergés, elle les submergera peut-être encore, cela ne les empêche pas d'être vivants.

(*Œdipe sur la route*, p. 104-105.)

Les errances d'Œdipe et Antigone

Il est entré dans un vaste labyrinthe dont il est seul à éprouver les aspérités et les risques. Ce n'est que par essais, tâtonnements et patientes tentatives qu'il pourra le traverser, mais elle est sûre qu'il y parviendra. Parfois en pleine campagne, car il ne suit aucun chemin, ou sur une plage déserte, elle le voit avancer avec précaution, se courber, sonder de son bâton des parois qui ne sont peut-être pas imaginaires, comme s'il était dans les grottes et les couloirs souterrains qui menaient à la mer intérieure. Elle ne cherche pas à pénétrer le sens s'il y en a un, de l'étrange travail qu'ils font. Son rôle est de le suivre, à la distance convenable, sans lui donner aucun avertissement, sans lui apporter aucune aide et pourtant d'être présente, toujours plus présente à leur commune déperdition.

Par des chemins qui ressemblent à une errance, ils vont toujours du levant au couchant pour repartir dans l'autre sens. Pendant plusieurs saisons, ils vont de la mer à la mer, traçant autour d'Athènes des courbes qui vont en se rétrécissant. Ils ignorent pourquoi ils doivent suivre une route si longue. Ils s'endurcissent, ils se fortifient dans cette ignorance. Antigone dit un jour : « Nous suivons une route invisible et c'est elle qui nous mène. » Œdipe répond : « Ce sont mes pieds, mes pieds blessés qui me dirigent. Avant je ne le savais pas, maintenant je le sais, mais je ne sais pas où ils vont. » Ces pieds d'Œdipe qui vont où ils veulent, qui vont on ne sait où, surprennent Antigone et la font éclater de rire. Sa gaieté limpide éclaire le cœur d'Œdipe et il rit avec elle, très joyeusement.

(*Œdipe sur la route*, p. 270-271.)

***La lutte et la mort du « Vieillard-Enfant »
et du lion, « le Grand Ancêtre »***

C'est par son indomptable sérénité que sa voix l'a arrêté. Il ne lui parlait dans aucune langue humaine, mais je pouvais entendre ce qu'il disait. Le Lion était en face de nous, énorme, la gueule ouverte, occupant de sa terrible présence mes yeux et tout ce qui me restait de vie. Un filet de sons de plus en plus doux sortait de la gorge de l'Enfant qui semblait blotti sur mon sein, comme je me sentais blottie et protégée en lui. Le Fauve s'est apaisé. Le Vieillard continuait à lui parler dans la langue de leurs deux corps, tout en nerfs et en muscles de lion mâle. Mon corps, mon cœur si tremblants et si tumultueux se sont calmés et ont pu rejoindre mon esprit qui, dans le lieu inconnu, séjournait toujours en paix. L'Enfant était transporté d'enthousiasme par la beauté, l'éclat sombre, le rugissement solaire du Lion. Il m'a fait sentir qu'en face du Grand Ancêtre je devais l'aider à se mettre debout.

(Diotime et les lions, p. 59.)

II. LE THEATRE

Gengis Khan - Le droit du rêve :

Le roi d'or : *Tu prétends régner sur la Chine ? (Silence) De quel droit ?*

Gengis Khan : *De quel droit ? Le droit du rêve ! Depuis des siècles, la Chine nous achète comme mercenaires, nous vend comme esclaves, nous repousse comme barbares...*

Que devient le barbare ? Il périt de faim dans ses glaces et de soif dans ses déserts. Que vous importe ! Son âme se durcit dans l'isolement, s'abrutit dans l'ignorance. Que vous importe !

Mais lui, enfermé dans la steppe, perdu dans son immensité, à quoi peut-il rêver sinon à ce grand jardin de délices qui se trouve à l'est, derrière les murailles noires et les armées brillantes ?

... Vous auriez ri du songe enfantin des pauvres barbares. Mais ce rêve est devenu si lourd que nous n'avons pu le porter, si fort que nous n'avons pu le retenir. Il nous a brisés. C'est justice !

Nous sommes en Chine. Notre rêve s'est durci. Il est devenu une arme entre nos mains. Notre arme!...

Le roi : *Que diront les générations futures, que diront les dieux, si toi, l'homme d'un instant, le détenteur précaire de quelques chétives années, tu prétends modifier les lois immuables du monde, l'œuvre de tant de siècles et de tant de lignées, en arrachant cette terre à son peuple ?*

Gengis Khan : *... Les lois du monde sont-elles de croître et d'être récolté comme le grain, ou de se précipiter vers les abîmes, dans l'ivresse des bouillonnements et du tumulte, comme le torrent dans sa chute ? Je l'ignore. Mais regarde le vent. Il pousse les nuages aussi loin qu'il peut les pousser...*

Le roi : *Tu es donc bien un barbare. Sans ordre, sans lois. Un barbare pour qui rien n'est sacré.*

Gengis Khan : *Timour, dis-lui ce qui est sacré pour Gengis Khan.*

Timour : *L'herbe pour les troupeaux, l'eau qui leur est nécessaire. Les bêtes sauvages en dehors de la chasse... Les chevaux qu'il a longtemps montés, les objets auxquels le cœur du peuple s'est attaché et qu'il garde sous ses tentes... La liberté des enfants mongols. L'armée qui nous a délivrés de la peur. Ce qu'il y a de sacré, de plus sacré, pour Gengis Khan, c'est cette porte qu'il ouvre, c'est ce visage d'un peuple qui sort de sa prison.*

(3e tableau, scène 5, passim)

La loi d'amour

Gengis Khan : (A Akim, soldat perse) *Tu connais la loi.*

Akim : *J'en connais une autre : les morts font semence.*

Choulane : *Si tu le condamnes, Gengis Khan, ma voix s'éteindra avec la sienne. N'y a-t-il pas d'autre loi que celle de la terreur ?*

Gengis Khan : *Celle de l'honneur.*

Choulane : *Elle tue aussi ! Mais il y a une autre loi : une loi d'amour. Personne jusqu'ici n'a pu la faire régner. Toi, Gengis Khan, tu en aurais la force. Tu pourrais la faire éclater sur le monde...*

Gengis Khan : *Le temps n'est pas venu, Choulane...*

Choulane : *Puisque l'amour ne peut pas vaincre la Loi, applique ta Loi à ton amour... La lionne entend l'appel du lion ! Elle se place entre les gardes, à côté d'Akim)*

(3e tableau, scène 8, passim)

Gengis Khan : *J'irai là-bas. je ferai des vaisseaux plus vastes. Des armées de vaisseaux !... Non... Je n'irai point. Qui gouverne à l'ouest : les rois, les nobles, les prêtres ?*

Nicolas Polo : *Une fois les uns, une fois les autres. Toujours les riches.*

Gengis Khan : *Alors, vous êtes divisés. On peut rassasier les pauvres, mais les riches, jamais. Quel est le dieu de ces hommes divisés ?*

Nicolas Polo : *Notre Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour nous et nous a apporté la loi nouvelle de l'amour.*

Gengis Khan : *Que font les Blancs avec sa loi d'amour ?*

Nicolas Polo : *Il s'aiment parfois et plus souvent s'oppriment. Ils se battent, ils se repentent, ils recommencent.*

Gengis Khan : *C'est bien, l'amour ! Choulane croyait qu'il apporterait la paix et la justice. Mais il est feu et sang. Il est semence d'ardent désir. Il combat, il renverse. Il est dangereux... en dehors de l'Empire.*

Nicolas Polo : *Tu veux conquérir l'Occident ?*

Gengis Khan : *Est-ce que la vague conquiert quand la marée monte ? Il faut effacer les frontières, unir l'Est à l'Ouest... Que peut-on faire avec l'amour ?*

Les œuvres que nous dictent nos rêves... Nos rêves. Il sont en nous comme une assemblée de nos morts et de visages encore voilés. Mais pourquoi sommes-nous venus, nous, les porteurs de rêves, si ce n'est pour montrer comme la réalité est vaste... et comme elle nous suffit.

(8e tableau, scène 3, passim)

III LA POÉSIE

- 6 -

*Mourir est long. Plus long de naître au jour griffu
et de quitter l'aveugle obéissance tendre
où l'on dormait dans la nuit bonne, sans vouloir.
Je vis d'être chassé mais ma révolte est grande.
J'étouffe donc je suis, je crie, je suis au monde.
O ma mère qui m'as effrayé, je te quitte.
Pour oublier tes goûts de limbes, il me faut
l'univers. Et mourir.*

- 10 -

*Tout est destin dans nos durées de courte paille.
Tout est question, même si Dieu répond en somme.
Mais dans la vraie durée, dans l'impensable espace
quelle image fait face et répond à l'énigme ?
Qui pose la question du monde ? Et qui l'écoute ?*

- 12 -

*J'écris le long du jour très vieux mes verbes lents
Tout rajeunit en s'écoulant, tout se conjugue
et le torrent demeure. Ai-je bien écouté ?
J'entre dans le courant, je m'enfonçe, je nage.
Survient que ne comprenant plus, je suis compris.*

(*Géologie*, p. 13, 15 et 16.)

LIANT DÉLIANT

*Doutant du regard
doutant de la voix
doutant du passage réel
de l'amour dans les bois entourés par l'hiver*

*Suivant le courant
la voie des rivières
relisant du cœur
les points les accents la course légère
de ces lignes bien espacées*

*Doutant redoutant
l'arrêt du soleil
des songes du temps des dons du sommeil
ne redoutant plus
l'air en mouvement l'écriture claire
liant reliant
déliant l'émoi de sa mécanique légère.*

(L'escalier bleu, p. 87.)

LA SIBYLLE

*Tu apportes un chèque à la banque et tu as peur de l'avenir
Les échéances, comme les années qui te restent, sont
chaque fois plus courtes chaque fois plus difficiles
Et tu as peur en vieillissant de ne plus trouver de travail.
Celle qui avait l'écoute si fine, la Sibylle, n'entend plus et
tu dois appeler son ami cardinal.
C'est la voix d'un vieil artisan, polie, rabotée par le temps :
« elle a beaucoup pensé à moi, elle ne peut plus marcher,
elle se met souvent en colère. Ses pensées me font plaisir »
Et tu entends dans la voix du vieil homme qu'il aime et estime
le plaisir.*

Henry BAUCHAU - 26

*« Tout sert à l'œuvre de justice et quand on n'a plus que cela
on peut lui donner sa colère. »*

*Il a raccroché pour toujours. Dans la cire d'abeille où
Mérence habitait, tu retrouves l'odeur d'une vierge
de chêne.*

*Tu attends le train dans le froid, durant ton analyse
L'image de toi-même était inaccessible, tu étais toujours
en colère.*

*Un jour, la Sibylle dit : La colère veut dire espérance.
Alors que l'esprit jaillissant, le corps est saisi d'espérance.*

(La Chine intérieure, p. 165.)

LAUDES

*Désirer d'amour, défricher
Le corps des saisons manuelles.
Labourer le temps de ce monde
Dans l'année d'un grand rituel.
Ne plus te vouloir, t'écouter.
Ne plus te connaître, te voir.
T'éveiller, dormir, oublier
Et toujours, Soleil, te revoir
Et travailler ton existence
Dans l'atelier spirituel.*

(La pierre sans chagrin, p. 116.)

XIII

*TU PENSES A LA RÉVOLUTION et tu revois les années trente,
l'Europe barbelée
Hitler, Prométhée noir
Qui surgissait, avec son masque barbouillé, de l'analité sans
visage.
Tu espérais le dieu, le temps de la rencontre, la guerre était
au rendez-vous*

*Et tu n'as rencontré ton improbable Dieu que de très loin,
en poésie, mais le poème est en avant, bien en avant de toi
et souvent tu le perds de vue*

*Car la voie de la création n'est pas la plus directe, c'est
un chemin peu sûr, un sentier détourné qui s'égare dans
l'herbe.*

*Mais pour la ligne droite, tu n'étais pas de taille. C'était
plutôt le chemin d'Olivier que tu vois au milieu des prés
Comme il croise un autre berger, qui redescend de la montagne
avec un troupeau bien mené.*

*Ils se sont arrêtés, ils ont bu, ils ont mangé ensemble car
car c'était l'heure*

*Parlant du temps qu'il fait, de la saveur de l'herbe et
d'un certain remède que l'on prépare à peu de frais et
qu'Olivier ne connaît pas.*

*Il voit que l'homme est entendu dans le métier, il est heureux
qu'il admire ses bêtes*

Pourtant l'autre troupeau est le meilleur. Il le lui dit.

*L'homme est content et lui répond : C'est plus facile
en plaine. Ce qui est vrai. Puis il lève son feutre et s'en va.*

*La journée coule avec ses heures lentes, avec un passage
de pluie et les travaux du soir.*

*Au milieu de la nuit, Olivier se réveille, il pense : c'était
peut-être lui. Il se rendort.*

*Il ne regrette rien, il pense aux bêtes bien soignées, aux deux
chiens qui travaillent bien. Ce qui suffit*

*Dans ce pays où tout est dit très fermement par les montagnes,
par l'ombre qui s'étend en parcourant les pentes, par
la traversée du soleil que les bergers, sans y penser,
soutiennent du regard.*

(La sourde oreille ou le rêve de Freud, p. 221.)

Synthèse

Comme l'a écrit Henry Bauchau dans *L'écriture et la circonstance*, écriture et analyse, dans sa vie, sont «intimement liées» : «L'analyse a été la coupure, l'étape décisive de ma vie. Il y a celui que j'ai été avant elle et dont je regrette souvent l'assurance, les certitudes et ce qui me semble maintenant l'ignorante innocence. Il y a celui qui est après et dont l'univers intérieur a été labouré, transformé par l'expérience de l'inconscient et la découverte des terres inconnues de mon être.» (1)

Son «aventure intérieure» se voue donc à «assiéger un passé pour célébrer un devenir». On peut donc parler, avec Marc Quaghebeur (2) de la «géologie» du moi de l'auteur, toute «marquée du signe de la déchirure».

C'est d'ailleurs ce mot-clé qui prête son titre au premier roman de Bauchau, dans lequel la «Sibylle» joue le rôle de la psychanalyste et dit notamment au fils, qui assiste pendant six jours à l'agonie de sa mère, tout en rappelant les faits dix ans après : *Nous ne sommes pas dans la réconciliation. Nous sommes dans la déchirure. On peut vivre dans la déchirure, on peut très bien* (3) .

Avec Bauchau désormais, on se trouve devant l'unique œuvre littéraire que la psychanalyse ait inspirée dans le domaine français sans que jamais son origine clinique porte ombrage, il s'en faut, à son exceptionnelle qualité artistique (4).

1. *L'écriture et la circonstance*, p. 9.

2. *Alphabet des Lettres françaises de Belgique*, p. 210.

3. Épigraphe de *La déchirure*, p. 12.

4. Jean Tordeur, Henri Bauchau, *Une mémoire de l'inconscient*, *Revue Générale*, février 1966, p. 24.

Certes, Jean Tordeur se laisse peut-être emporter par la chaleur laudative de son amitié et l'écrivain n'a jamais cité que deux œuvres directement inspirées par la psychanalyse – *La déchirure* et *La sourde oreille ou le rêve de Freud* –, mais comme il l'avoue lui-même, sa pièce de théâtre la mieux réussie, peut s'enrichir d'une lecture psychanalytique : Gengis Khan représenterait, avec l'esprit de la steppe, les *puissances de l'inconscient* tandis que Tchelou t'sai, son ministre, est inspiré par *l'esprit de patience et d'écoute de la Sibylle* (5). Et dans *Le régiment noir*, qu'on a qualifié de « western de l'inconscient », tout autant que de roman historique et de poème épique, le narrateur ne s'invente-t-il pas un père aux exploits militaires et mythiques pour permettre au père de l'écrivain de réaliser une carrière d'officier par personne interposée ? Et derrière cette Guerre de Sécession qui se déroula aux Etats-Unis au XIXe siècle, ne peut-on pas déceler une sorte de *sécession intérieure* ? D'autre part, Henry Bauchau a toujours compris la « CHINE » comme *le lieu où, comme dans nos mutations intérieures, les épreuves et les destructions sont toujours suivies de renaissances fécondes* (6)

Cette opération de destruction et de reconstruction, cet art de *creuser en soi-même* (7), ce *voyage au fond de soi* ont fait dire à Michel Otten : *Même lorsqu'il se consacre à des thèmes et à des personnages qui lui semblent les plus étrangers, Henry Bauchau ne cesse de poursuivre l'exploration et la libération de son moi* (8). On l'a déjà signalé en ce qui concerne *Gengis Khan* et *Le régiment noir*, mais n'a-t-on pas parlé à propos de son copieux essai sur Mao Ze Dong de son *autobiographie de Mao* ? Les mille pages consacrées au stratège et au sage ne mettent-elles pas finalement l'accent sur le libérateur, sur *l'éveilleur* ? Ce don d'éveiller, de délier n'est-il pas le propre de tout bon psychanalyste ?

5. *L'écriture et la circonstance*, p. 45.

6. *L'écriture et la circonstance*, p. 41.

7. *Poésie, 1950-1986*, p. 197.

8. *L'écriture et la circonstance*, avant-propos, p. VII.

Heureux les déliants, ils seront déliés lit-on à la fin d'un poème écrit en 1984 et inséré dans *Les deux Antigone* (9). Voilà une béatitude qui n'est pas indigne des autres et qui éclaire toute la démarche de l'écrivain.

Il ne faut donc pas s'étonner que des types et des thèmes comme celui d'*Œdipe* soient parmi ceux qu'affectionne Bauchau : le personnage légendaire est cité plusieurs fois dans les poèmes et il intervient dans *La machination*. On le suit errant avec Antigone dans le magnifique roman, *Œdipe sur la route*, et on le rencontre à nouveau (10) avec sa fille dans un récit récent, *L'enfant de Salamine*, où il donne au jeune Sophocle le conseil de *creuser en lui-même*. De même Diotime, qui accueille Œdipe et Antigone dans le roman maintenant célèbre apparaît comme la veuve du marin Arsès et la mère de Narsès, tandis que dans *Diotime et les lions*, elle devient l'héroïne d'un très mince mais très beau récit, où l'écrivain s'attache à montrer les rapports de la jeune fille avec son grand-père Cambyse et sa découverte de l'amour comme de la chasse. Quant à la Sibylle, qui rappelle le personnage de la psychanalyste, Mme Jouve, on la rencontre dans *la déchirure* mais aussi dans quelques poèmes.

Un autre personnage capital dans l'œuvre de Bauchau est celui de *Mérence* : la *servante noble, l'épouse des pauvres*, dont l'écrivain explique le nom dans *La déchirure* – *au début il y a la mère et à la fin l'absence* – mais qui est citée aussi dans les *Poèmes* et revient de façon assez inattendue dans *le régiment noir*, ayant changé entretemps de couleur... On peut remarquer aussi que dans un poème, *Gare de Lyon* (11), daté de 1983, le nom est orthographié *Merrance*, associé à celui d'*errance*, mot qui constitue assurément un des thèmes récurrents de toute l'œuvre. C'est tout un cheminement, une démarche à la fois physique et spirituelle qu'entreprennent les héros créés par le romancier, et reconstitués par l'historien.

Mais ces voyages, pour lointains qu'ils soient dans le temps comme dans l'espace, sont souvent des retours à l'enfance de l'auteur : Henry Bauchau nous décrit à plusieurs reprises la *maison froide* comme la

9. *Poésie*, p. 261.

10. *L'enfant de la Salamine*, *Revue générale*, 3, mars 1991, p. 81-92.

11. *Poésie*, p. 239.

maison chaude (*Maisonchaude* apparaît même dans ***Le régiment noir***), nous parle de la *Grande Muraille*, celle de Chine mais celle aussi qui symbolise la barrière des générations, nous fait participer à ses émotions dans ***L'escalier bleu*** (titre d'un de ses recueils). Parfois, comme dans les poèmes, l'écrivain nous entraîne en Bretagne (***La grande Troménie***) ou à l'abbaye du Thoronet (***La pierre sans chagrin***), à Venise (***la Dogana***), en Grèce (***les deux Antigone***) ou en Asie (***Géologie***), mais on a l'impression qu'il s'agit avant tout de *voyages intérieurs* et de quêtes incertaines dans le *labyrinthe de la mémoire*. D'ailleurs n'a-t-il pas fait sien ce précepte découvert chez saint Jean de la Croix : *Pour aller où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas ?*

Ces lents cheminements dans la ***Chine intérieure***, au pays où *la neige, pour un temps de simplicité, a nivelé en lui tout ce qui n'était pas nécessaire* nous introduisent dans l'atmosphère des poèmes narratifs et oraux ou solennels et méditatifs de Bauchau. Certains, de type *conversationnel*, selon l'expression de Jean Tordeur (12), peuvent rappeler Cendrars, Dadelsen, Apollinaire ou Saint-John-Perse. D'autres, plus courts, tablent sur le jeu d'affirmation et de négation, la paronymie ou l'allitération. La plupart sont comme des *irruptions d'inconscient*, des *lapsus*, des textes émanant d'une *dictée intérieure* maintenant leur auteur sous une *dépendance amoureuse* (13).

Quelques-uns de ces poèmes font allusion à des personnages historiques (Hitler, Prométhée noir) ou à des événements (1917). Certains empruntent un ton biblique ou célèbrent des héros de la mythologie, d'autres commentent de façon personnelle les signes du zodiaque, alors que les meilleurs assurent *la fusion spontanée entre l'abstrait et le concret*.

Ce qui est peut être le plus neuf et le plus audacieux dans l'œuvre de Bauchau, c'est la construction déroutante : l'enchevêtrement de deux histoires (l'agonie de la mère et l'enfance du fils dans ***La déchirure***), le va-et-vient entre passé et présent (dans ***Le régiment noir*** comme dans ***La déchirure***), l'usage de pronoms différents chez un même narrateur (par

12. Discours de réception à l'Académie royale de Langue et le Littérature françaises, séance publique du 25 mai 1991.

13. *Poésie*, p. 271-272.

exemple l'emploi du *vous* dans *Le régiment noir* comme dans *La modification* de Michel Butor), la multiplicité des narrateurs et donc des points de vue (*Œdipe sur la route*), le mélange des genres (romans d'aventures, historiques ou épiques, mais aussi psychologiques en même temps que fables ou paraboles).

Certaines œuvres de Bauchau ont une portée sociale, politique ou religieuse. Ainsi, dans *Le régiment noir*, il est dit qu'*être blanc n'est qu'une manière d'être homme* et l'écrivain semble s'assimiler au héros qui rêve, de façon un peu naïve, à un monde qui ne formerait qu'un seul peuple... Par ailleurs, dans ce roman un peu touffu qui combat l'esclavagisme et traite de l'unité des races, le problème du Mal est assez bien posé, quoique étant exprimé par la bouche d'un enfant...

Œdipe sur la route contient quelques passages qui contestent l'autorité tyrannique de Créon et prônent l'exercice de la justice et de l'hospitalité. L'essai sur *Mao* insiste sur le message humain et religieux laissé par l'homme d'action et le penseur : le révolutionnaire est le premier qui, dans son pays, se soit adressé aux paysans comme aux femmes et aux jeunes pour *changer la vie* et son principal idéal n'était-il pas de *relier*? Pour Bauchau, *cette prodigieuse destinée témoigne moins du pouvoir qui était en lui que de celui qui est en l'homme* et nous amène à poser une question essentielle sur les motivations de tout conquérant du pouvoir : *qui sers-tu*?

Cette grandeur, cette sagesse, cette sérénité, l'écrivain passionné par les religions d'Orient les cherche autant dans la culture de l'Inde (le personnage de Shenandoah dans *Le régiment noir*) et dans le taoïsme (*Diotime et les lions*) que dans le christianisme. Certes, Bauchau a lu la Bible mais il nous fait remarquer que *Pilate en se lavant les mains dit que la vérité est triste*. Comme un personnage de *Gengis Khan* le dit au héros, il voudrait que *la loi d'amour* l'emporte sur *la loi d'honneur* mais sans se faire trop d'illusions. Toutefois, pour lui, ce qui est sacré, c'est la liberté du peuple... Le poète, dans *La sourde oreille*, évoque *un jour parmi les autres où il a vécu l'Évangile autrement*, mais c'est sans doute à la philosophie grecque qu'il recourrait volontiers s'il avait à se « convertir » : celle de Socrate ou d'Aristote qui sont présents dans *La machination*, celle d'Œdipe qui dans le récit intitulé *L'enfant de Salamine*, conseille à Sophocle, le futur tragédien : *creuse en toi-même, car tu seras notre créateur ou rien*.

Bauchau, lui, a été un créateur. Le miracle avec lui, c'est qu'il procède régulièrement à une rigoureuse introspection sans jamais tomber dans le narcissisme ou l'explication savamment spécialisée : il nous rappelle simplement que ***Je est un autre*** ; c'est que l'écrivain s'inspire constamment des anciens tout en débarrassant les anecdotes historiques de leur *quincaillerie mythologique* pour les actualiser, les éterniser ; c'est qu'enfin à travers des récits d'un symbolisme transparent et en une langue très pure il nous aide à poser les questions essentielles et complexes auxquelles a été confrontée, de tous temps, l'humanité.

Louis SAROT